

Département informatique.
Université du Havre.

Module 1105

Conception de Documents et d'Interfaces Numériques

Devoir Maison Documents

Nouvelle 1 :

Bernard Werber, « Apprenons à les aimer », *L'Arbre des possibles*, 2002.

Enfants, nous avons tous eu des humains d'appartement que nous faisons jouer dans des cages, qui tournaient sans fin dans des roues, ou bien que nous gardions dans un aquarium au milieu d'un joli décor artificiel.

Pourtant, en dehors de ces humains de compagnie, il en existe qui ne sont pas apprivoisés. Rien à voir avec ceux des égouts ou ceux des greniers qui prolifèrent et nous obligent à utiliser l'humanicide.

Depuis quelque temps on sait en effet qu'il existe une planète où vivent des humains à l'état sauvage, et qui ne se doutent même pas de notre présence. On situe ce lieu étrange près du raccourci 33. Là, ils vivent ensemble en totale liberté. Ils ont créé de grands nids, savent utiliser des outils, disposent même d'un système de communication à base de piailllements qui leur est spécifique. Beaucoup de légendes circulent à propos de cette planète mythique où règnent les humains sauvages. On prétend qu'ils possèdent des bombes capables de tout faire exploser ou qu'ils utilisent comme monnaie des bouts de papier. Certains racontent qu'ils se mangent entre eux ou qu'ils fabriquent des villes sous la mer. Pour faire la part des choses entre la réalité et la légende, notre gouvernement envoie depuis 12 008 (au titre du fameux programme intitulé : « Ne les tuons pas sans les comprendre ») des explorateurs invisibles à leurs yeux et qui ont pu les étudier. Dans cet article, nous dresserons donc le bilan de ces recherches mal connues.

En voici le plan :

- Les êtres humains sauvages dans leur milieu.
- Leurs moeurs, leur mode de reproduction.
- Comment les élever en appartement.

LES ETRES HUMAINS SAUVAGES DANS LEUR MILIEU

1. Où les trouve-t-on ?

Les êtres humains existent un peu partout dans nos galaxies, mais le seul endroit où ils ont pu connaître un développement autonome est la Terre. Où se trouve cette planète ? Il n'est pas rare, lorsqu'on part en vacances, d'essayer d'éviter les grands encombrements cosmiques des périodes de congés. On emprunte alors le raccourci 33, en réalité plus long mais beaucoup plus fluide. Aux alentours de la route 707, en ralentissant un peu, on distingue une galaxie jaunâtre, peu brillante. Garons notre véhicule spatial et approchons-nous.

À gauche de cette galaxie, on remarquera un système solaire assez vieux et défraîchi dans lequel la Terre est la seule planète où l'on trouve encore des traces de vie.

On comprend dès lors que les humains aient pu se développer hors de portée de tout observateur civilisé. En une région aussi reculée de l'espace, personne ne songe en effet à venir les déranger. On raconte que ce système solaire a d'ailleurs été découvert par hasard, par un touriste tombé en panne dans ce coin perdu et qui cherchait de l'aide.

La Terre est recouverte de vapeurs blanches et sa surface plutôt bleutée. Ce phénomène est dû à une très grande abondance d'oxygène, d'hydrogène et de carbone. Une curiosité locale qui a entraîné la pousse de végétaux et le nappage d'océans.

2. Comment les reconnaître ?

Prenons une loupe et examinons l'un de ces spécimens sauvages : poils drus sur le sommet du crâne, peau rosé, blanche ou brune, pattes aux nombreux doigts, les humains tiennent en équilibre sur leurs pattes arrière, les fesses légèrement en retrait. Deux petits trous leur permettent de respirer (de l'oxygène essentiellement), deux autres à percevoir les sons, deux autres encore à percevoir les modulations de lumière. (Expérience de Kreg : si on entoure d'un bandeau les yeux d'un humain, il trébuchera.) Les humains ne disposent d'aucun système radar leur permettant d'évoluer dans le noir, ce qui explique que leur activité nocturne soit bien plus faible que leur activité diurne. (Expérience de Brons : plongeons un être humain dans une boîte et

refermons le couvercle. Au bout d'un moment, l'humain poussera des paillements désespérés. Les humains ont peur du noir.)

3. Comment trouver des humains sur la Terre ?

Il existe plusieurs moyens de les débusquer. Tout d'abord suivre les lumières la nuit, les fumées le jour. On peut aussi repérer leurs pistes, ces grandes lignes noires qu'on voit apparaître dès l'atterrissage de notre vaisseau spatial. Parfois, dans les forêts, on peut trouver des humains campeurs ou des humains paysans ou des humains scouts. Il existe plusieurs sous-espèces d'humains sur Terre : les aquatiques, aux pieds palmés et noirs ; les volants, qui ont une grande aile triangulaire sur le dos ; les fumants, qui produisent en permanence de la vapeur par la bouche.

4. Comment les aborder ?

Il ne faut surtout pas les effrayer. N'oublions pas que les humains sauvages de la planète Terre NE SAVENT MÊME PAS QUE NOUS EXISTONS ! La plupart sont même persuadés qu'au-delà de leur système solaire il n'y a... rien ! Ils se croient seuls dans l'univers. Plusieurs de nos touristes ont essayé de leur apparaître pour communiquer avec eux. Chaque fois, l'effet a été radical : ils sont... morts de peur.

Ne nous en offusquons pas.

Pour des animaux aussi isolés, les critères esthétiques sont différents de ceux qui circulent en général dans l'univers, ILS SE TROUVENT BEAUX ET NOUS JUGENT DONC HIDEUX !

Ce qui est d'autant plus paradoxal que nous avons tous vu nos humains de cirque se grimer et tenter d'imiter nos gestes...

Quelques-uns des nôtres ont essayé d'apparaître déguisés. Ils ont certes évité l'effet mort subite mais ont provoqué toutes sortes de quiproquos. Il vaut donc mieux éviter de les aborder directement.

N. B. : Attention néanmoins, en se baladant en forêt, on peut aussi se faire pincer dans ce qu'ils nomment des pièges à ours.

LEURS MOEURS, LEUR MODE DE REPRODUCTION

1. La parade nuptiale.

Lorsque vient la période des amours, les humains se livrent à leur parade nuptiale. Contrairement au paon, que nous connaissons tous, ce n'est pas le mâle, mais la femelle qui affiche des couleurs fluorescentes et déploie ses atours. Comme les humaines ne sont pas dotées de plumes, ni de crête, ni de jabot gonflant, elles enfilent des morceaux de tissu bariolés qui attirent l'attention des mâles.

Chose curieuse, les femelles couvrent strictement certaines zones de leur corps et en dévoilent abondamment d'autres. Pour augmenter leur pouvoir attractif, elles enduisent leur bouche de graisse de baleine et garnissent de poudre de charbon leurs paupières. Enfin elles s'aspergent de parfums subtilisés aux glandes sexuelles d'autres animaux terriens, comme le bouquetin des montagnes dont elles extraient le musc. Elles volent même les glandes sexuelles des fleurs pour obtenir des odeurs de patchouli, de lavande ou de rose.

En période de chaleurs, le mâle, pour sa part, émet plein de bruits avec sa bouche, sortes de roucoulements qu'il peut accompagner en tapant sur des peaux tendues - phénomène qu'ils appellent : « musique ». Ce comportement assez proche de celui du grillon champêtre ne porte pas toujours ses fruits. Alors, selon le groupe auquel il appartient, le mâle peut se livrer à sa parade en recouvrant de graisse de porc ses cheveux (gomina), ou bien en gonflant son porte-monnaie comme un jabot. Cette dernière forme de parade s'avère la plus efficace.

2. La rencontre.

Les humains mâles et femelles se rencontrent dans des endroits spécialement conçus à cet effet : les « boîtes de nuit », lieux sombres et bruyants. Sombres pour que le mâle ne puisse pas distinguer clairement le physique de la femelle (il ne sent que son odeur de patchouli, de musc ou de rose). Bruyants pour que la femelle ne puisse pas distinguer clairement les propos du mâle. Avec la main, elle tâte simplement son jabot-porte-monnaie plus ou moins gonflé.

3. La reproduction.

Comment se passe la reproduction des humains sauvages ? Des observations in vitro ont permis d'en résoudre le mystère. Le mâle s'emboîte dans la femelle grâce à un petit appendice dont la taille correspond exactement à celle du réceptacle chez la femelle. Lorsque l'emboîtement est bien arrimé, ils remuent jusqu'à ce que la semence du mâle soit libérée.

4. La gestation.

Les humains sont vivipares. Ils ne pondent pas d'oeufs. Les femelles conservent leurs petits dans leur ventre durant neuf mois.

5. Le nid.

Construit en béton armé, ils le recouvrent de mousses et de fibres tressées pour que les parois soient moins blessantes. Ils accumulent à l'intérieur toutes sortes d'objets cubiques qui produisent du bruit ou de la lumière. Dans leurs nids, les humains s'agitent en entrant puis se stabilisent dans des fauteuils, et là, ils se mettent à gazouiller. Le premier acte du mâle humain rentrant chez lui est d'uriner, probablement pour déposer ses phéromones, celui de la femelle est de manger du chocolat.

6. Les rituels humains.

Sur Terre les humains ont des rituels exotiques. Dès les périodes estivales, ils migrent vers les zones chaudes. Cette migration s'effectue très lentement. Ils s'enferment dans des réceptacles métalliques et restent de longues heures à avancer au pas. (Expérience de Wurms : si on laisse un mâle humain dans une voiture un certain temps, il en ressort le visage couvert de poils.) Autre rituel : tous les soirs, ils allument une boîte qui émet une lumière bleue et passent plusieurs heures à la fixer dans une immobilité totale. Ce comportement curieux est actuellement étudié par nos chercheurs. Il semblerait que, comme les papillons, les humains soient fascinés par cette lumière.

Enfin, le rituel le plus étrange est peut-être celui qui les pousse à s'enfermer tous les jours à plus de mille dans une rame de métro sans oxygène et sans aucune possibilité de se mouvoir.

7. La guerre.

Les humains aiment se tuer entre eux. (Expérience de Glark : mettez soixante humains dans un pot et cessez de les alimenter, ils finissent par s'entretuer avec une férocité déconcertante.) De loin on peut repérer leurs champs de bataille aux détonations et aux crépitements caractéristiques de leurs armes de métal.

8. La communication.

Les humains communiquent essentiellement en faisant vibrer leurs cordes vocales. Ils modulent ainsi des sons en bougeant la langue.

COMMENT LES ELEVER EN APPARTEMENT

1. La cueillette.

Il sera utile de recueillir des spécimens pour les étudier tranquillement à la maison, mais si on les installe dans un pot, ne pas oublier d'aménager des trous dans sa partie supérieure, sinon les petits humains dépériront. N'oublions jamais qu'ils ont besoin d'oxygène.

2. Comment peut-on entretenir un élevage d'humains ?

Si on veut que nos humains prolifèrent, il faudra veiller à toujours choisir des couples : un mâle et une femelle. Pour être sûr de disposer d'une femelle, bien prendre garde à ce qu'elle arbore des vêtements bariolés et une longue crinière. Attention : il existe des femelles sans crinière et des mâles avec. Pour en avoir le coeur net, il suffit de plonger l'un de nos tentacules dans le pot. Si le paillement est aigu, il s'agit d'une femelle.

3. Comment les nourrir ?

En général les humains apprécient les fruits, feuilles et racines ainsi que les cadavres de certains animaux. Mais ils sont difficiles. Ils ne mangent pas tous les fruits, feuilles, racines, ni tous les cadavres. Le plus simple est donc de les nourrir avec des pistaches. Un distributeur de pistaches en vente chez n'importe quel humainier fera l'affaire. On peut aussi leur donner quelques miettes de glapnawouet mouillées dont ils se régaleront. Attention, si on oublie de nourrir un groupe d'humains plus de quinze jours, ils finissent par s'entredévorer (voir expérience de Glark).

4. L'humainière.

Le nid artificiel d'humains se nomme humainière. On peut en trouver chez un marchand (l'humainier) ou bien le fabriquer soi-même. Mais surtout, on ne le répétera jamais assez, il est indispensable d'aménager des petits trous dans la partie supérieure pour qu'ils puissent respirer. Ne pas oublier de surveiller la température et l'humidité. À quelle température les humains prolifèrent-ils le mieux ? À 72 degrés Yokatz, on peut se divertir en les regardant se débarrasser de leurs oripeaux. Ils semblent à l'aise, heureux, et se livrent alors à de nombreuses reproductions.

Attention, si le nombre d'humains devient trop important dans le nid, il faut soit agrandir l'espace, soit séparer les mâles des femelles.

Enfin, il vaut mieux tenir l'humainière hors de portée des autres animaux apprivoisés de la maison. Les Chkronx notamment ont tendance à manger les humains sitôt qu'ils réussissent à percer le couvercle de l'humainière.

5. Peut-on consommer des humains ?

Il paraît que certains enfants mangent leurs petits humains. A priori le docteur Kreg, que nous avons interrogé sur la question, pense qu'ils ne sont pas toxiques. Cependant les humains sauvages de la Terre étant très carnivores (ils se délectent de cadavres d'animaux cuits, crus et même faisandés), il importe de se méfier d'une possible contamination par des virus indigènes.

6. Peut-on leur apprendre des tours ?

Oui, bien sûr. Mais cela exige de la patience. Certains enfants très doués parviennent à leur faire rapporter des morceaux de bois ou même exécuter des sauts périlleux. Il suffit de leur accorder une récompense à chaque tour réussi. « Les humains sont d'ailleurs parfois si adroits qu'ils nous ressemblent », penseront peut-être certains d'entre vous. Il ne faut quand même pas exagérer...

7. Que faire de l'humainière si on s'en lasse ?

Comme avec d'autres jouets, il arrive que l'enfant qui a réclamé une humainière s'en lasse en grandissant. (Quand un enfant dit : « Offre-moi des humains ; je te promets, maman, que je m'en occuperai », il faut savoir que cela signifie que l'enfant ne s'en occupera que quatre jours.) Le réflexe le plus simple consiste alors à se débarrasser de ses humains en les jetant dans le lavabo, la poubelle ou les égouts. Dans les trois cas, s'ils n'ont pas péri avant, nos humains apprivoisés capturés sur Terre se retrouvent en contact avec nos humains des égouts. Or les humains de la Terre n'ont aucune défense, ils sont trop « doux » et se font éliminer par les humains des égouts qui courent bien plus vite qu'eux et les pourchassent jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il n'est donc pas très correct, vis-à-vis de nos petits compagnons de jeu, de les abandonner ainsi. En conséquence, nous ne saurions trop conseiller aux enfants qui ne savent plus quoi faire de leur humainière (a fortiori si elle est composée d'humains sauvages de la Terre) de les offrir à des enfants plus pauvres, qui eux prendront sans doute beaucoup de plaisir à en continuer l'élevage.

Nouvelle 2 :

Stephen King, « Petits soldats », *Danse Macabre*, 1976.

- Mr. Renshaw ?

Rappelé à mi-chemin de l'ascenseur par la voix du réceptionniste, Renshaw se retourna impatiemment, faisant passer d'une main à l'autre son sac de voyage. L'enveloppe qui se trouvait dans la poche de son manteau était bourrée à craquer de billets de vingt et de cinquante. L'affaire avait été rondement menée et le salaire excellent - même une fois déduits les quinze pour cent que raflait l'Organisation en échange de ses services. Il n'avait plus envie que d'une douche bien chaude, d'un gin tonic et d'une bonne nuit de sommeil.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Un paquet, monsieur. Voulez-vous signer le reçu ?

Renshaw signa puis regarda pensivement le paquet rectangulaire. Son nom et l'adresse de l'hôtel avaient été rédigés sur l'étiquette d'une écriture penchée et pointue qui ne lui était pas inconnue. Il secoua le paquet sur le plateau en imitation marbre du bureau et entendit un petit cliquetis.

- Dois-je vous le faire monter, Mr. Renshaw ?

- Je le prends, merci.

Il mesurait près de cinquante centimètres de long et n'était pas facile à coincer sous le bras. Une fois dans l'ascenseur, Renshaw le posa sur les poils ras du tapis puis fit jouer sa clé dans la serrure qui, placée au-dessus de la rangée des boutons, permettait d'accéder directement à l'appartement aménagé sous le toit. La cabine décolla silencieusement et sans heurts. Il ferma les yeux et revêcut les temps forts de l'affaire sur l'écran noir de sa mémoire.

Comme toujours, tout avait commencé par un coup de téléphone de Cal Bates :

- Tu es libre, Johnny ?

Il était libre deux fois par an, mais jamais à moins de dix mille dollars. C'était un vrai pro, digne de confiance, mais ses clients le recherchaient avant tout pour son infailliable instinct de prédateur. John Renshaw était un rapace humain que ses gènes et son environnement avaient conditionné à être inégalable en deux circonstances : quand il fallait tuer et quand il fallait survivre.

Ensuite, il avait trouvé une enveloppe de papier bulle dans sa boîte aux lettres. Un nom, une adresse, une photographie. Seule destinataire, sa mémoire. Puis, dévalant la pente du videordures, les cendres de l'enveloppe et de son contenu.

Cette fois-ci, la photographie lui avait montré le visage d'un homme d'affaires au teint bistre, un certain Hans Morris, fondateur et propriétaire d'une fabrique de jouets, la Morris Toy Company. Quelqu'un voulait se débarrasser de Morris et avait pris contact avec l'Organisation. Et l'Organisation, en la personne de Calvin Bates, s'était adressée à John Renshaw. *Pan !* Sans fleurs ni couronnes.

Les portes s'écartèrent, il ramassa son paquet et sortit. Quelques instants plus tard, il pénétrait dans la suite. À ce moment de la journée, juste après quinze heures, la vaste salle de séjour était tout éclaboussée du soleil d'avril. Il s'immobilisa une seconde pour profiter du spectacle puis s'approcha de la petite table près de la porte pour se débarrasser du paquet et de la précieuse enveloppe. Il desserra sa cravate et se dirigea vers la terrasse.

Il fit coulisser la grande baie vitrée et sortit. Il faisait si froid que la morsure du vent traversait son mince pardessus. Renshaw embrassa la ville du regard comme un général contemple un pays conquis. Les voitures transformaient la rue en fourmilière. Au loin, presque englouti dans la brume dorée de l'après-midi, tel un mirage, scintillait le Bay Bridge. Vers l'est, les grands immeubles de bureaux ne parvenaient pas à masquer la forêt des antennes de télé dont les taudis étaient plantés. On était mieux ici. Sacrement mieux que dans le ruisseau.

Il rentra pour aller prendre une longue douche brûlante.

Lorsque quarante minutes plus tard, un verre à la main, il s'assit pour examiner enfin son paquet, l'ombre avait dévoré la moitié de la moquette lie-de-vin ; l'après-midi tirait à sa fin.

C'était une bombe.

Non, bien sûr, ce n'en était pas une, mais, en pareil cas, on commence par se méfier. Car c'est en commençant par se méfier qu'en pareil cas on continue à profiter de la vie au lieu, comme tant d'autres, d'aller pointer là-haut, au grand bureau de chômage dans le ciel.

En tout cas, ce n'était pas une bombe à retardement. Elle était là, devant lui, silencieuse, narquoise, énigmatique. Maintenant, de toute façon, on utilise plus facilement le plastic. C'est moins capricieux que ces minuteriers fabriqués par Westclox et Big Ben.

Renshaw examina le cachet de la poste. Miami, le 15 avril. Ça faisait cinq jours. Non, si cela avait été une bombe à retardement, elle aurait déjà explosé dans le coffre-fort de l'hôtel.

Miami. Vu. Et cette écriture penchée, pointue. Il avait aperçu une photo encadrée sur le bureau de l'industriel au teint bistre. Affublée d'un fichu, la vieille taupe avait la figure encore plus jaune que Morris. En bas, coupant le coin, était inscrite cette dédicace : *De la part de ton idéal féminin. Ta maman.*

Et qu'est-ce que c'est, ton idéal, ce coup-là, maman ? Une petite massacreuse en kit ? Immobile, les mains croisées, dans la plus extrême concentration, Renshaw observa le paquet. Il ne se laissa distraire par aucune préoccupation extérieure, ne se demandant même pas comment l'idéal féminin de Morris avait bien pu découvrir son adresse. Les questions, il les poserait plus tard, à Cal Bates. Pour l'instant, elles n'étaient pas d'actualité. D'un mouvement soudain et presque machinal, il tira de son portefeuille un petit calendrier de celluloïd et le glissa précautionneusement sous la ficelle qui emprisonnait le papier brun. Il souleva le morceau de scotch qui maintenait l'un des rabats de l'emballage. La pointe de papier se libéra, butant contre la ficelle.

Il s'interrompit, l'oeil aux aguets, puis se pencha pour flairer le paquet. Du carton, du papier, de la ficelle. Rien d'autre. Il fit le tour de la boîte, s'accroupit, puis répéta l'opération. Le crépuscule dessinait de longues ombres dans l'appartement.

L'un des rabats se libéra de l'emprise de la ficelle, révélant une boîte d'un vert sombre. Boîte métallique ; couvercle à charnière. Il tira un canif de sa poche et coupa la ficelle. Elle tomba et, de la pointe de son couteau, Renshaw dégacha la boîte.

En blanc sur le fond vert se découpaient ces mots : G.I. JOE - BOITE VIETNAM. Et, juste en dessous, en noir, figurait cette liste : 20 fantassins, 10 hélicoptères, 2 hommes avec mitrailleuse, 2 hommes avec bazooka, 2 ambulanciers, 4 jeeps. Puis, encore en dessous : un drapeau en décalcomanie. Tout en bas, dans un coin : Morris Toy Company, Miami, Floride.

Il posa la main sur la boîte mais la retira aussitôt. Quelque chose avait bougé à l'intérieur.

Renshaw se leva puis, posément, traversa la pièce en direction de la cuisine et de l'entrée. Il fit de la lumière.

La Boîte G.I. Joe remuait, faisant glisser sous elle le papier brun. Soudain déséquilibrée, elle tomba sur la moquette avec un bruit sourd, atterrissant sur la tranche. Le couvercle s'entrebâilla de quelques centimètres.

De minuscules fantassins, hauts d'environ quatre centimètres, s'échappèrent en rampant de la boîte. Renshaw les observa sans ciller. Son esprit ne perdit pas de temps à mettre en doute ce qu'il voyait - seule l'évaluation de ses chances l'intéressait.

Chaque minuscule soldat portait un treillis, un casque et un paquetage. Une carabine miniature était jetée en travers de leurs épaules. Deux d'entre eux gratifièrent Renshaw d'un bref coup d'oeil. Leurs yeux étincelaient, pas plus gros que des billes de stylo.

Cinq, dix, douze, tous les vingt furent là. L'un, qui faisait de grands gestes, commandait aux autres. Ils s'alignèrent le long du couvercle entrouvert par la chute et commencèrent à pousser. La fente s'élargit progressivement.

Renshaw saisit l'un des gros coussins du canapé et s'avança vers eux. L'officier se retourna en gesticulant. Les autres l'imitèrent, empoignant leur fusil. Renshaw entendit comme des claquements à peine perceptibles puis eut soudain l'impression d'être piqué par des abeilles.

Il jeta le coussin. La masse balaya les soldats puis rebondit contre la boîte qu'elle ouvrit toute grande. Tel un vol de moustiques bourdonnants, une nuée d'hélicoptères miniatures camouflés en vert s'en échappa.

Tac ! Tac ! Au moment où les infimes déflagrations parvenaient à ses oreilles, Renshaw vit, au milieu des portes ouvertes des hélicoptères, les éclairs que crachaient les gueules grandes comme des têtes d'épingle. De petits dards s'enfoncèrent dans son ventre, dans son bras droit et dans son cou. Sa main fondit sur l'un des engins, l'attrapa... une onde de douleur parcourut ses doigts ; le sang jaillit. Les pales tourbillonnantes avaient entaillé ses phalanges jusqu'à l'os, dessinant dans sa chair des diagonales écarlates. Les autres hélicoptères

quittèrent un à un l'alignement pour commencer à tourner autour de lui comme des taons. Celui qu'il avait fauché piqua sur le tapis et s'écrasa.

Une douleur fulgurante traversa son pied ; Renshaw ne put réprimer un cri. Grimpé sur sa chaussure, l'un des fantassins lui tailladait la cheville à coups de baïonnette. Haletant et grimaçant, le minuscule visage le regardait. D'un coup de pied, Renshaw l'envoya se fracasser sur le mur, de l'autre côté de la pièce. Ce ne fut pas du sang qui coula mais un liquide pourpre et visqueux.

Il y eut une explosion, presque un éternuement, et une sensation atroce lui déchira la cuisse. L'un des servants s'était posté à côté du nécessaire et un panache de fumée s'échappait paresseusement de son bazooka. Renshaw examina sa jambe et aperçut dans son pantalon un petit trou noir et fumant de la taille d'une pièce de monnaie. Dessous, la chair était carbonisée.

Il m'a eu, ce petit salaud !

Il traversa l'entrée en courant, se précipita dans sa chambre. L'un des hélicoptères frôla sa joue. Une mitrailleuse crépita. Puis il s'éloigna.

Le 44 Magnum qui se trouvait sous son oreiller était assez puissant pour faire un trou gros comme le poing dans n'importe quelle cible. Renshaw fit volte-face, tenant le revolver à deux mains. Froidement, il prit conscience qu'il devait abattre une cible mouvante pas plus grosse qu'une ampoule électrique.

Deux hélicoptères pénétrèrent dans la chambre. Assis sur le lit, Renshaw tira une première fois. L'un des engins se désintégra. Et de deux, pensa-t-il. Il visa de nouveau... pressa la gâchette.

Il a bougé ! Saloperie ! Il a bougé !

Décrivant un brusque arc de cercle, l'hélicoptère fondit sur lui, faisant tourner ses rotors à une vitesse hallucinante. Accroupi dans l'encadrement de la porte, l'homme qui tenait la mitrailleuse de l'hélicoptère tira plusieurs rafales brèves. Renshaw se jeta sur le sol et roula sur lui-même.

Mes yeux ! Le salaud voulait m'avoir aux yeux !

Il se retrouva sur le dos près du mur opposé, tenant son arme à hauteur de poitrine. Mais l'assaillant battait en retraite. Il sembla faire du sur-place pendant un moment puis disparut en direction du salon, s'inclinant devant la force de feu supérieure de Renshaw.

Renshaw se leva, tressaillant de douleur quand il s'appuya sur sa jambe blessée. Elle saignait abondamment. Pardi ! Vous en connaissez beaucoup, vous, qui ont été descendus à bout portant par un bazooka et qui sont encore là pour le raconter ?

Alors, comme ça, maman était son idéal féminin ? Ce n'est rien de le dire.

Il déchira la taie de l'oreiller en lanières dont il se servit pour bander sa jambe, ramassa le miroir de toilette qui se trouvait sur la commode et se posta près de la porte de l'entrée. Il s'agenouilla puis posa le miroir sur le tapis, l'orientant de façon à pouvoir tout observer.

Ils installaient un campement près de la boîte. Sérieusement. Les soldats miniatures s'affairaient, montant les tentes. Des jeeps de cinq centimètres de haut semblaient accomplir des tâches de la plus haute importance. Un ambulancier s'occupait du soldat que Renshaw avait envoyé bouler. Au-dessus, les huit hélicoptères rescapés formaient un essaim protecteur, tournant à hauteur de table à thé.

Soudain, ils remarquèrent la présence du miroir et, mettant un genou à terre, trois fantassins commencèrent à tirer. Le miroir vola en éclats. *C'est bon, c'est bon, j'ai compris.*

Renshaw revint vers la commode et s'empara de la lourde boîte « fourre-tout » en acajou que Linda lui avait offerte à Noël. Il la soupesa, hocha la tête, s'approcha de la porte de l'entrée puis la franchit d'un seul élan. Il banda ses muscles et, tel un lanceur de base-ball, balança la boîte. Elle fila à toute vitesse, fauchant les homoncles comme des quilles. L'une des jeeps décrivit deux tonneaux. Renshaw s'approcha de la porte du salon, repéra l'un des soldats étendus et lui régla son compte.

Plusieurs d'entre eux s'étaient remis. Certains étaient agenouillés, s'obstinant à tirer. D'autres s'abritaient. D'autres encore s'étaient réfugiés dans le nécessaire.

Les piqûres d'abeille commencèrent à cribler ses jambes et son torse, mais aucune ne l'atteignit plus haut que la cage thoracique. Peut-être n'était-ce pas à leur portée. Peu importait ; il ne refuserait pas le combat. En aucun cas.

Il manqua son tir suivant - ils étaient si ridiculement petits - mais, la fois d'après, il écrabouilla un autre soldat. Les hélicoptères le chargeaient féroceement. Maintenant, les balles minuscules se fichaient dans son

visage, au-dessus et au-dessous de ses yeux. Il abattit l'engin de tête, puis le second. Des éclairs de douleur l'aveuglèrent.

La formation se dédoubla pour battre en retraite. Il épongea de l'avant-bras le sang qui coulait sur son visage. Il s'apprêtait à tirer de nouveau quand il se figea. Les soldats qui s'étaient réfugiés dans la boîte avaient entrepris d'en extirper quelque chose. Quelque chose qui ressemblait à...

Il y eut une flamme jaune, un crépitements ; une gerbe de bois pulvérisé et de plâtre jaillit du mur sur sa gauche.

... un lance-roquettes !

Il le mit en joue, le manqua, fit volte-face et se précipita vers la salle de bains, tout au bout du couloir. Il claqua la porte, la verrouilla. Le miroir lui renvoya l'image d'un Indien rendu fou par la bataille au visage couvert de petites stries de peinture rouge dégoulinant d'alvéoles où l'on eût à peine pu loger un grain de poivre. Un lambeau de peau pendait encore à sa joue. Un profond sillon était creusé dans son cou.

Je perds !

Il passa une main tremblante dans sa chevelure. Ils avaient coupé l'accès à la porte d'entrée. L'accès à la cuisine et au téléphone. Et ils avaient ce satané lance-roquettes ; un coup bien ajusté pouvait lui arracher la tête.

Bon sang, celui-là ne figurait même pas sur la liste !

Il avala un long trait d'air puis le recracha dans un grognement soudain car un morceau de la porte, à peine plus gros que le poing, venait de voler en éclats. De brèves flammes brûlèrent le bord déchiqueté du trou puis il aperçut l'éclair d'un second tir. Des fragments de bois incandescent tombèrent sur le tapis de bain. Il les dispersa du pied tandis que deux hélicoptères s'engouffraient dans l'orifice en bourdonnant agressivement. Les mitrailleuses lui dardaient la poitrine.

Avec un rugissement de rage, Renshaw gifla l'un des appareils de sa main nue ; les pales se plantèrent dans sa paume comme des piquets de clôture. Mû par une inspiration désespérée, il jeta sur l'autre hélicoptère une lourde serviette de bain ; l'engin tomba vers le sol en tournoyant ; Renshaw le piétina.

Son souffle se faisait de plus en plus rauque. Du sang coula dans son oeil, chaud et piquant ; il l'essuya.

Voilà. Voilà, bon Dieu. Ça les fera réfléchir.

Et, en effet, cela sembla les faire réfléchir. Ils se tinrent tranquilles pendant un quart d'heure. Renshaw s'assit sur le rebord de la baignoire, de fiévreuses pensées se bousculant dans sa tête. Il fallait trouver une issue à cette impasse. Il devait y en avoir une. S'il y avait seulement un moyen de biaiser...

Il repéra la petite lucarne au-dessus de la baignoire. Il y avait un moyen. Bien sûr qu'il y en avait un.

Il y avait un flacon d'éther sur l'armoire à pharmacie. Il s'apprêtait à s'en saisir quand un frottement attira son attention.

Il se retourna brusquement, braquant son Magnum... mais ce n'était qu'un petit bout de papier qu'on venait de glisser sous la porte. Renshaw remarqua avec une grimace sarcastique que l'interstice était trop étroit pour que l'un d'eux puisse passer.

Le morceau de papier portait deux mots tracés en lettres minuscules :

Rends-toi !

Renshaw esquissa un rictus, confiant le flacon d'éther à sa poche de poitrine. Du même geste, il en extirpa un bout de crayon mordillé. À son tour, il griffonna deux mots au dos du papier qu'il retourna à l'expéditeur.

DES CLOUS !

Aussitôt, la salle de bains fut pilonnée par les roquettes et Renshaw dut reculer. Elles fusaient par le trou ouvert dans la porte puis explosaient contre le carrelage bleu pâle au-dessus du porte-serviettes, transformant le mur coquet en une maquette de paysage lunaire. Renshaw se protégea les yeux de la main tandis que le plâtre s'effritait sous la brûlante volée d'obus. Percant de petits trous fumants dans sa chemise, les balles criblèrent son dos.

Le tir ayant cessé, Renshaw se mit en mouvement. Il grimpa sur la baignoire et ouvrit le vasistas. Les étoiles glacées le contemplaient. L'ouverture était étroite, et le rebord, en dessous, ne l'était pas moins. Mais ce genre de considérations n'était pas de mise.

Il se hissa jusqu'à la lucarne et l'air froid gifla de plein fouet son visage et son cou lacérés. En équilibre sur les mains, Renshaw regarda vers le bas. Quarante étages plus bas. Vue du toit, la rue ne paraissait guère plus large qu'un petit train électrique. La ville ruisselait de feux étincelants.

Avec l'apparente facilité d'un gymnaste entraîné, Renshaw ramena ses jambes sur le rebord du vasistas. Si l'un de ces hélicoptères gros comme des guêpes se fauillait maintenant par le trou de la porte, il suffirait d'une seule balle et il ferait le grand saut.

Rien.

Il fit glisser son pied jusqu'au rebord extérieur, agrippant la corniche d'une main. Une seconde plus tard, il était debout au-dessus du vide.

S'efforçant de ne pas penser au gouffre auquel il tournait le dos ou à ce qui arriverait si l'un des hélicoptères le prenait en chasse, Renshaw progressa vers l'angle de l'immeuble.

Cinq mètres..., trois... Ça y est. Il s'arrêta, la poitrine écrasée contre la paroi, les mains adhérent à la surface rugueuse. Il sentait la fiole d'éther dans sa poche et la présence rassurante du Magnum coincé dans sa ceinture.

Maintenant, ce satané coin.

Doucement, il fit passer un pied de l'autre côté de l'angle et reporta dessus tout son poids. L'arête lui scia le ventre et la poitrine. Une plaque de fiente d'oiseau s'était accrochée au grain de la pierre, juste devant ses yeux. *Je ne pensais pas qu'ils pouvaient voler si haut*, pensa-t-il stupidement.

Son pied gauche glissa.

Il chancela au-dessus du vide pendant une fraction de seconde, battant frénétiquement l'air de son bras droit pour retrouver l'équilibre, puis étreignit farouchement les deux côtés du bâtiment, le visage cisailé par l'arête vive, et le souffle court.

Progressivement, il amena son second pied de l'autre côté.

Dix mètres plus loin, la terrasse de sa salle de séjour faisait saillie.

Il continua de se déplacer en crabe, hors d'haleine. Par deux fois, un coup de vent semblant vouloir lui faire perdre prise, il dut s'arrêter.

Il tenait enfin la balustrade de fer forgé.

Il l'escalada sans un bruit. Il avait laissé les rideaux à demi tirés sur la baie vitrée, et put donc risquer un coup d'oeil prudent. Ils lui tournaient le dos, exactement comme il l'avait espéré.

Quatre soldats et un hélicoptère montaient la garde devant la boîte. Le reste de la troupe et le lance-roquettes devaient être postés face à la porte de la salle de bains.

Parfait. On fait irruption comme un flic. On liquide ceux du séjour et, hop, direction la sortie. À l'aéroport par le premier taxi. Une fois à Miami, trouver l'idéal féminin de Morris. Peut-être pourrait-il lui griller le visage au chalumeau. Ce serait un juste retour des choses.

Il ôta sa chemise et arracha une longue bande de tissu à l'une des manches. Il laissa tomber la loque à ses pieds puis fit sauter le bouchon du flacon d'éther. Il y enfonça une partie de la bande, la retira, puis inséra l'autre extrémité du lambeau de tissu dans la petite bouteille d'où sortait ainsi une mèche imbibée d'éther d'environ dix centimètres.

Il prit son briquet, inspira profondément, et battit la molette. Il enflamma le tissu, fit glisser la baie vitrée et plongea dans le salon.

L'hélicoptère réagit instantanément, le chargeant à la façon des kamikazes tandis qu'il fonçait sur le tapis où tombaient de petites gouttes de liquide enflammé.

Renshaw lança le bras en avant, remarquant à peine la vague de douleur qui déferla jusqu'à son épaule quand les pales tournoyantes lacérèrent sa chair.

Les fantassins lilliputiens se réfugièrent dans la boîte.

Ensuite, tout alla très vite.

Renshaw balança le flacon qui se transforma en une boule de feu. Il se rua en direction de la porte.

Il ne sut jamais ce qui lui était arrivé.

Le fracas qui retentit aurait pu faire penser à un coffre-fort tombant d'une hauteur respectable. Seulement, la vibration se propagea jusqu'aux fondations de l'immeuble, ébranlant la carcasse métallique comme un diapason.

La porte de la suite fut arrachée de ses gonds et alla s'écraser sur le mur opposé.

Un homme et une femme qui passaient devant l'hôtel, main dans la main, levèrent les yeux, tous deux alertés par un grand éclair blanc ; on eût dit que cent armes à feu avaient tiré au même instant.

- Quelqu'un a fait sauter les plombs, dit l'homme. Enfin, je suppose...

- Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda la jeune fille.

Quelque chose planait doucement vers eux. L'homme s'en saisit de sa main libre.

- Bon Dieu, une chemise. Il y a plein de petits trous. Et du sang.

- Je n'aime pas ça, fit nerveusement la fille. T'appelles un taxi, hein, Ralph ? Les flics vont nous interroger s'il s'est passé quelque chose là-haut, et je ne suis pas censée me trouver avec toi.

- Mais oui, bien sûr.

Il jeta un coup d'oeil alentour, aperçut un taxi et le siffla. Ils coururent.

Derrière eux, un petit morceau de papier qu'ils n'avaient pas remarqué atterrit près des vestiges de la chemise de John Renshaw. Une petite écriture penchée et pointue avait rédigé mots :

Hé ! les gars ! Un super-bonus dans cette Boîte Vietnam

(Attention ! Il s'agit d'une offre limitée.)

1 lance-roquettes.

20 missiles sol-air à tête chercheuse.

1 mini-bombe atomique.

Nouvelle 3

Dino Buzzati, « Pauvre petit garçon ! », *Le K*, 1966.

Comme d'habitude, Mme Klara emmena son petit garçon, cinq ans, au jardin public, au bord du fleuve. Il était environ trois heures. La saison n'était ni belle ni mauvaise, le soleil jouait à cache-cache et le vent soufflait de temps à autre, porté par le fleuve.

On ne pouvait pas dire non plus de cet enfant qu'il était beau, au contraire, il était plutôt pitoyable même, maigrichon, souffreteux, blafard, presque vert, au point que ses camarades de jeu, pour se moquer de lui, l'appelaient Laitue. Mais d'habitude les enfants au teint pâle ont en compensation d'immenses yeux noirs qui illuminent leur visage exsangue et lui donnent une expression pathétique. Ce n'était pas le cas de Dolfi ; il avait de petits yeux insignifiants qui vous regardaient sans aucune personnalité .

Ce jour-là, le bambin surnommé Laitue avait un fusil tout neuf qui tirait même de petites cartouches, inoffensives bien sûr, mais c'était quand même un fusil ! Il ne se mit pas à jouer avec les autres enfants car d'ordinaire ils le tracassaient, alors il préférait rester tout seul dans son coin, même sans jouer. Parce que les animaux qui ignorent la souffrance de la solitude sont capables de s'amuser tout seuls, mais l'homme au contraire n'y arrive pas et s'il tente de le faire, bien vite une angoisse encore plus forte s'empare de lui.

Pourtant quand les autres gamins passaient devant lui, Dolfi épaulait son fusil et faisait semblant de tirer, mais sans animosité, c'était plutôt une invitation, comme s'il avait voulu leur dire : « Tiens, tu vois, moi aussi aujourd'hui j'ai un fusil. Pourquoi est-ce que vous ne me demandez pas de jouer avec vous ? » Les autres enfants éparpillés dans l'allée remarquèrent bien le nouveau fusil de Dolfi. C'était un jouet de quatre sous mais il était flambant neuf et puis il était différent des leurs et cela suffisait pour susciter leur curiosité et leur envie. L'un d'eux dit :

« Hé ! vous autres ! vous avez vu la Laitue, le fusil qu'il a aujourd'hui ? »

Un autre dit :

« La Laitue a apporté son fusil seulement pour nous le faire voir et nous faire bisquer mais il ne jouera pas avec nous. D'ailleurs il ne sait même pas jouer tout seul. La Laitue est un cochon. Et puis son fusil, c'est de la camelote ! »

« Il ne joue pas parce qu'il a peur de nous », dit un troisième.

Et celui qui avait parlé avant :

« Peut-être, mais n'empêche que c'est un dégoûtant ! »

Mme Klara était assise sur un banc, occupée à tricoter, et le soleil la nimait d'un halo. Son petit garçon était assis, bêtement désœuvré, { côté d'elle, il n'osait pas se risquer dans l'allée avec son fusil et il le manipulait avec maladresse.

Il était environ trois heures et dans les arbres de nombreux oiseaux inconnus faisaient un tapage invraisemblable, signe peut-être que le crépuscule approchait. ·

« Allons, Dolfi, va jouer, l'encourageait Mme Klara, sans lever les yeux de son travail.

- Jouer avec qui ?

- Mais avec les autres petits garçons, voyons ! vous êtes tous amis, non ?

- Non, on n'est pas amis, disait Dolfi. Quand je vais jouer ils se moquent de moi.

- Tu dis cela parce qu'ils t'appellent Laitue ?

- Je veux pas qu'ils m'appellent Laitue !

- Pourtant moi je trouve que c'est un joli nom. A ta place, je ne me fâcherais pas pour si peu. » Mais lui, obstiné :

« Je veux pas qu'on m'appelle Laitue ! »

Les autres enfants jouaient habituellement à la guerre et ce jour-là aussi. Dolfi avait tenté une fois de se joindre à eux, mais aussitôt ils l'avaient appelé Laitue et s'étaient mis à rire. Ils étaient presque tous blonds, lui au contraire était brun, avec une petite mèche qui lui retombait sur le front en virgule. Les autres avaient de bonnes grosses jambes, lui au contraire avait de vraies flûtes maigres et grêles. Les autres couraient et sautaient comme des lapins, lui, avec sa meilleure volonté, ne réussissait pas à les suivre. Ils avaient des fusils, des sabres, des

frondes, des arcs, des sarbacanes, des casques. Le fils de l'ingénieur Weiss avait même une cuirasse brillante comme celle des hussards. Les autres, qui avaient pourtant le même âge que lui, connaissaient une quantité de gros mots très énergiques et il n'osait pas les répéter. Ils étaient forts et lui si faible.

Mais cette fois lui aussi était venu avec un fusil.

C'est alors qu'après avoir tenu conciliabule les autres garçons s'approchèrent :

« Tu as un beau fusil, dit Max, le fils de l'ingénieur Weiss. Fais voir. »

Dolfi sans le lâcher laissa l'autre l'examiner.

« Pas mal », reconnut Max avec l'autorité d'un expert.

Il portait en bandoulière une carabine à air comprimé qui coûtait au moins vingt fois plus que le fusil. Dolfi en fut très flatté.

« Avec ce fusil, toi aussi tu peux faire la guerre, dit Walter en baissant les paupières avec condescendance.

- Mais oui, avec ce fusil, tu peux être capitaine », dit un troisième.

Et Dolfi les regardait émerveillé. Ils ne l'avaient pas encore appelé Laitue. Il commença à s'enhardir.

Alors ils lui expliquèrent comment ils allaient faire la guerre ce jour-là. Il y avait l'armée du général Max qui occupait la montagne et il y avait l'armée du général Walter qui tenterait de forcer le passage. Les montagnes étaient en réalité deux talus herbeux recouverts de buissons ; et le passage était constitué par une petite allée en pente.

Dolfi fut affecté à l'armée de Walter avec le grade de capitaine. Et puis les deux formations se séparèrent, chacune allant préparer en secret ses propres plans de bataille.

Pour la première fois, Dolfi se vit prendre au sérieux par les autres garçons. Walter lui confia une mission de grande responsabilité : il commanderait l'avant-garde. Ils lui donnèrent comme escorte deux bambins à l'air surnois armés de fronde et ils l'expédièrent en tête de l'armée, avec l'ordre de sonder le passage. Walter et les autres lui souriaient avec gentillesse. D'une façon presque excessive,

Alors Dolfi se dirigea vers la petite allée qui descendait en pente rapide. Des deux côtés, les rives herbeuses avec leurs buissons. Il était clair que les ennemis, commandés par Max, avaient dû tendre une embuscade en se cachant derrière les arbres. Mais on n'apercevait rien de suspect.

« Hé ! capitaine Dolfi, pars immédiatement à l'attaque, les autres n'ont sûrement pas encore eu le temps d'arriver, ordonna Walter sur un ton confidentiel. Aussitôt que tu es arrivé en bas, nous accourons et nous y soutenons leur assaut.

Mais toi, cours, cours le plus vite que tu peux, on ne sait jamais... »

Dolfi se retourna pour le regarder. Il remarqua que tant Walter que ses autres compagnons d'armes avaient un étrange sourire. Il eut un instant d'hésitation.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

- Allons, capitaine, à l'attaque ! » intima le général.

Au même moment, de l'autre côté du fleuve invisible, passa une fanfare militaire. Les palpitations émouvantes de la trompette pénétrèrent comme un flot de vie dans le cœur de Dolfi qui serra fièrement son ridicule petit fusil et se sentit appelé par la gloire.

« A l'attaque, les enfants ! » cria-t-il, comme il n'aurait jamais eu le courage de le faire dans des conditions normales.

Et il se jeta en courant dans la petite allée en pente.

Au même moment un éclat de rire sauvage éclata derrière lui. Mais il n'eut pas le temps de se retourner. Il était déjà lancé et d'un seul coup il sentit son pied retenu. A dix centimètres du sol, ils avaient tendu une ficelle. Il s'étala de tout son long par terre, se cognant douloureusement le nez. Le fusil lui échappa des mains. Un tumulte de cris et de coups se mêla aux échos ardents de la fanfare. Il essaya de se relever mais les ennemis débouchèrent des buissons et le bombardèrent de terrifiantes balles d'argile pétrie avec de l'eau. Un de ces projectiles le frappa en plein sur l'oreille le faisant trébucher de nouveau. Alors ils sautèrent tous sur lui et le piétinèrent. Même Walter, son général, même ses compagnons d'armes !

« Tiens ! attrape, capitaine Laitue. »

Enfin il sentit que les autres s'enfuyaient, le son héroïque de la fanfare s'estompait au-delà du fleuve. Secoué par des sanglots désespérés il chercha tout autour de lui son fusil. Il le ramassa. C n'était plus qu'un tronçon de métal tordu. Quelqu'un avait fait sauter le canon, il ne pouvait plus servir à rien.

Avec cette douloureuse relique à la main, saignant du nez, les genoux couronnés, couvert de terre de la tête aux pieds, il alla retrouver sa maman dans l'allée.

« Mon Dieu ! Dolfi, qu'est-ce que tu as fait ? » Elle ne lui demandait pas ce que les autres lui avaient fait mais ce qu'il avait fait, lui. Instinctif dépit de la brave ménagère qui voit un vêtement complètement perdu. Mais il y avait aussi l'humiliation de la mère : quel pauvre homme deviendrait ce malheureux bambin ? Ouelle misérable destinée l'attendait ? Pourquoi n'avait-elle pas mis au monde, elle aussi, un de ces garçons blonds et robustes qui couraient dans le jardin ? Pourquoi Dolfi restait-il si rachitique ? Pourquoi était-il toujours si pâle ? Pourquoi était-il si peu sympathique aux autres ? Pourquoi n'avait-il pas de sang dans les veines et se laissait-il toujours mener par les autres et conduire par le bout du nez ? Elle essaya d'imaginer son fils dans quinze vingt ans. Elle aurait aimé se le représenter en uniforme, à la tête d'un escadron de cavalerie, ou donnant le bras à une superbe jeune fille, ou patron d'une belle boutique, ou officier de marine. Mais elle n'y arrivait pas. Elle le voyait toujours assis un porte-plume à la main, avec de grandes feuilles de papier devant lui, penché sur le banc de l'école, penché sur la table de la mai son, penché sur le bureau d'une étude poussiéreuse. Un bureaucrate, un petit homme terne. Il serait toujours un pauvre diable, vaincu par la vie.

« Oh ! le pauvre petit ! » s'apitoya une jeune femme élégante qui parlait avec Mme Klara.

Et secouant la tête, elle caressa le visage défait de Dolfi.

Le garçon leva les yeux, reconnaissant, il essaya de sourire, et une sorte de lumière éclaira un bref instant son visage pâle. Il y avait toute l'amère solitude d'une créature fragile, innocente, humiliée, sans défense ; le désir désespéré d'un peu d consolation ; un sentiment pur, douloureux et très beau qu'il était impossible de définir. Pendant un instant - et ce fut la dernière fois – il fut un petit garçon doux, tendre et malheureux qui ne comprenait pas et demandait au monde environnant un peu de bonté.

Mais ce ne fut qu'un instant.

« Allons, Dolfi, viens te changer ! » fit la mère en colère, et elle le traîna énergiquement à la maison.

Alors le bambin se remit { sangloter { coeur fendre, son visage devint subitement laid, un rictus dur lui plissa la bouche.

« Oh ! ces enfants ! quelles histoires ils font pour un rien ! s'exclama l'autre dame agacée en les quittant. Allons, au revoir, madame Hitler ! »

Nouvelle 4

Anna Gavalda, « Happy meal », 2004.

Cette fille, je l'aime. J'ai envie de lui faire plaisir. J'ai envie de l'inviter à déjeuner. Une grande brasserie avec des miroirs et des nappes en tissu. M'asseoir près d'elle, regarder son profil, regarder les gens tout autour et tout laisser refroidir. Je l'aime. « D'accord, me dit-elle, mais on va au McDonald. » Elle n'attend pas que je bougonne. « Ça fait si longtemps... ajoute-t-elle en posant son livre près d'elle, si longtemps... » Elle exagère, ça fait moins de deux mois. Je sais compter. Mais bon. Cette jeune personne aime les nuggets et la sauce barbecue, qu'y puis-je ? Si on reste ensemble assez longtemps, je lui apprendrai autre chose. Je lui apprendrai la sauce gribiche et les crêpes Suzette par exemple. Si on reste ensemble assez longtemps, je lui apprendrai que les garçons des grandes brasseries n'ont pas le droit de toucher nos serviettes, qu'ils les font glisser en soulevant la première assiette. Elle sera bien étonnée. Il y a tellement de choses que je voudrais lui montrer... Tellement de choses. Mais je ne dis rien. Je prends mon pardessus en silence. Je sais comment sont les filles avec l'avenir : juste prometteuses. Je préfère l'emmener dans ce putain de McDo et la rendre heureuse un jour après l'autre.

Dans la rue, je la complimente sur ses chaussures. Elle s'en offusque : « Ne me dis pas que tu ne les avais jamais vues, je les ai depuis Noël ! ». Je pique du nez, elle me sourit, alors je la complimente sur ses chaussettes. Elle me dit que je suis bête. Tu penses si je le savais. J'éprouve un haut-le-cœur en poussant la porte. D'une fois sur l'autre, j'oublie à quel point je hais les McDonald. Cette odeur : graillon, laideur et vulgarité mélangés. Pourquoi les serveuses se laissent-elles ainsi enlaidir ? Pourquoi porter cette visière insensée ? Pourquoi les gens font-ils la queue ? Pourquoi cette musique d'ambiance ? Et pour quelle ambiance ? Je trépigne, les gens devant nous sont en survêtement. Les femmes sont laides et les hommes sont gros. J'ai déjà du mal avec l'humanité, je ne devrais pas venir dans ce genre d'endroit. Je me tiens droit et regarde loin devant, le plus loin possible : le prix du menu best-of McDeluxe. Elle le sent, elle sent ces choses. Elle prend ma main et la presse doucement. Elle ne me regarde pas. Je me sens mieux. Son petit doigt caresse l'intérieur de ma paume et mon cœur fait zigzag. Elle change d'avis plusieurs fois. Comme dessert, elle hésite entre un milkshake ou un sundae caramel. Elle retrousse son mignon petit nez et tortille une mèche de cheveux. La serveuse est fatiguée et moi, je suis ému. Je porte nos deux plateaux. Elle se tourne vers moi :

-Tu préfères le coin fumeur, j'imagine ?

Je hausse les épaules.

-Si. Tu préfères. Je le sais bien.

Elle m'ouvre la voie. Ceux qui sont mal assis raclent leur chaise à son passage. Des visages se tournent. Elle ne les voit pas. Impalpable dédain de celles qui se savent belles. Elle cherche un petit coin où nous serons bien tous les deux. Elle a trouvé, me sourit encore, je ferme les yeux en signe d'acquiescement. Je pose notre pitance sur une table dégueulasse. Elle défait lentement son écharpe, dodeline trois fois de la tête avant de laisser voir son cou gracile. Je reste debout comme un grand nigaud.

-Je te regarde.

-Tu me regarderas plus tard. Ça va être froid.

-Tu as raison.

-J'ai toujours raison.

-Presque toujours.

Petite grimace. J'allonge mes jambes dans l'allée. Je ne sais pas par quoi commencer. J'ai déjà envie de fumer. Je n'aime rien de tous ces machins emballés. Un garçon au crâne rasé est interpellé par deux braillards, je replie mes jambes pour laisser passer ce morveux. J'ai un moment de doute. Que fais-je ici ? Avec mon immense amour et ma pochette turquoise. J'ai ce réflexe imbécile de chercher un couteau et une fourchette. Elle me dit :

-Tu n'es pas heureux ?

-Si, si.

-Alors mange !

Je m'exécute. Elle ouvre délicatement sa boîte de nuggets comme s'il s'était agi d'un coffret à bijoux. Je regarde ses mains. Elle a mis du vernis violet nacré sur ses ongles. Couleur aile de libellule. Je dis ça, je n'y

connais rien en couleur de vernis, mais il se trouve qu'elle a deux petites libellules dans les cheveux. Minuscules barrettes inutiles qui n'arrivent pas à retenir quelques mèches blondes. Je suis ému. Je sais, je radote, mais je ne peux m'empêcher de penser: « Est-ce pour moi, en pensant à ce déjeuner, qu'elle s'est fait les ongles ce matin ? » Je l'imagine, concentrée dans la salle de bains, rêvant déjà à son sundae caramel.

Et à moi, un petit peu, fatalement. Elle trempe ses morceaux de poulet décongelés dans leur sauce chimique. Elle se régale.

-Tu aimes vraiment ça ?

-Vraiment.

-Mais pourquoi ?

Sourire triomphal.

-Parce que c'est bon.

Elle me fait sentir que je suis un ringard, ça se voit dans ses yeux. Mais du moins le fait-elle tendrement. Pourvu que ça dure, sa tendresse. Pourvu que ça dure. Je l'accompagne donc. Je mastique et déglutis à son rythme. Elle ne me parle pas beaucoup mais j'ai l'habitude, elle ne me parle jamais beaucoup quand je l'emmène déjeuner: elle est bien trop occupée à regarder les tables voisines. Les gens la fascinent, c'est comme ça. Même cet énergumène qui s'essuie la bouche et se mouche dans la même serviette juste à côté a plus d'attrait que moi. Comme elle les observe, j'en profite pour la dévisager tranquillement. Qu'est-ce que j'aime le plus chez elle ? En numéro un, je mettrais ses sourcils. Elle a de très jolis sourcils. Très bien dessinés. Le bon Dieu devait être inspiré ce jour-là. En numéro deux, ses lobes d'oreilles. Parfaits. Ses oreilles ne sont pas percées. J'espère qu'elle n'aura jamais cette idée saugrenue. Je l'en empêcherai. En numéro trois, quelque chose de très délicat à décrire... En numéro trois, j'aime son nez ou, plus exactement, les ailes de son nez. Ces deux petites courbes de chaque côté, délicates et frémissantes. Roses. Douces. Adorables. En numéro quatre... Mais déjà le charme est rompu: elle a senti que je la regardais et minaude en pinçant sa paille. Je me détourne. Je cherche mon paquet de tabac en tâtant toutes mes poches.

-Tu l'as mis dans ta veste.

-Merci.

-Qu'est-ce que tu ferais sans moi, hein ?

-Rien.

Je lui souris en me roulant une cigarette.

- Mais je ne serais pas obligé d'aller au McDo le samedi après-midi !

Elle s'en fiche de ce que je viens de dire. Elle attaque son sundae. Du bout de sa cuillère, elle commence par manger tous les petits éclats de cacahuètes et puis tout le caramel. Elle le repousse ensuite au milieu de son plateau.

-Tu ne le finis pas ?

-Non. En fait, je n'aime pas les sundae. Ce que j'aime, c'est juste les bouts de cacahuètes et le caramel mais la glace, ça m'écoeure...

-Tu veux que je leur demande de t'en remettre ?

-De quoi ?

-Eh bien des cacahuètes et du caramel.

-Ils ne voudront jamais.

-Pourquoi ?

-Parce que je le sais. Ils ne veulent pas.

-Laisse-moi faire...

Je me lève en prenant son petit pot de crème glacée et me dirige vers les caisses. Je lui fais un clin d'oeil. Elle me regarde amusée. Je balise un peu. Je suis son preux chevalier investi d'une mission impossible. Discrètement, je demande à la dame un nouveau sundae. C'est plus simple. C'est plus sûr. Je suis un preux chevalier prévoyant. Elle recommence son travail de fourmi. J'aime sa gourmandise. J'aime ses manières. Comment est-ce possible ? Tant de grâce. Comment est-ce possible ?

Je réfléchis à ce que nous allons faire ensuite... Où vais-je l'emmener ? Que vais-je faire d'elle ? Me donnera-t-elle sa main, tout à l'heure, quand nous serons de nouveau dans la rue ? Reprendra-t-elle son charmant pépiement là où elle l'avait laissé en entrant ? Où en était-elle d'ailleurs ? ...Je crois qu'elle me parlait des vacances... Où irons-nous en vacances cet été ? ... Mon Dieu ma chérie, mais je ne le sais pas moi-même... Te

rendre heureuse un jour après l'autre, je peux essayer, mais me demander ce que nous ferons dans six mois... Comme tu y vas... Il faut donc que je trouve un sujet de conversation en plus d'une destination de promenade. Preux, prévoyant et inspiré. Les bouquinistes peut-être... Elle va râler... « Encore! » Non, elle ne va pas râler. Elle aussi aime me faire plaisir. Et puis, pour sa main, elle me la donnera, je le sais bien.

Elle plie sa serviette en deux avant de s'essuyer la bouche. En se levant, elle lisse sa jupe et réajuste le col de son chemisier. Elle prend son sac et me désigne du regard l'endroit où je dois reposer nos plateaux. Je lui tiens la porte. Le froid nous surprend. Elle refait le noeud de son écharpe et sort ses cheveux de dessous son manteau. Elle se tourne vers moi.

Je me suis trompé, elle ne me donnera pas sa main puisque c'est mon bras qu'elle prend.

Cette fille, je l'aime.

C'est la mienne. Elle s'appelle Valentine et n'a pas sept ans.